

Les camarades  
adresseront tout ce qui concerne  
*l'en dehors*  
à E. ARMAND  
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

# *l'en dehors*

bi-mensuel

2<sup>e</sup> ANNÉE, n° 11-12

Abonnements : Six mois . 31. » — Extérieur . . . 41. »  
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais, roumain.

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

## Le bluff criminologiste

Je viens de parcourir une compilation criminologiste assez bien présentée, publiée récemment par un ex-anarchiste, et dont les différents chapitres possèdent l'obsédante uniformité de présenter une bibliographie mentionnant nombre d'ouvrages dont les auteurs sont encore vivants.

C'est entendu : il y a des criminels, des délinquants de toute espèce. Un certain nombre de ces « antisociaux » — style des compilés — se laissent prendre à la glu de la répression pénale. Ce sont les moins rusés de leur espèce. Les autres — les plus habiles, les plus adroits, les plus malins — prennent toutes précautions voulues pour glisser entre les mailles du Code Pénal. Ceux qui ont passé en prison le temps requis pour scruter l'ambiance, savent souvent que, toutes choses étant égales, la mentalité moyenne des engeolés ne diffère pas de celle des hommes qui vaguent en liberté. Souvent même la mentalité du hors la loi est supérieure à celle de l'honnête homme. Tout cela a été dit. Il y a plus. Le fait qu'il existe des criminels, des délinquants soulève des problèmes d'une vaste portée sur lesquels je me propose bien de revenir. Ceux-ci, par exemple : 1° Tout être humain ne possède-t-il pas en lui une tendance au crime ? 2° Sans le délinquant, sans le transgresseur, sans le réfractaire — éthique, religieux, intellectuel, économique — y aurait-il eu développement, déplacement, transformation des pensées, des acquis et de leurs applications, des états d'existence des unités et des collectivités humaines ?

Mais ce ne sont point sur ces questions que je veux écrire cette fois. Le fait sur lequel je désire attirer l'attention de mes lecteurs, c'est qu'on s'aperçoit bien vite — quand on lit les ouvrages des criminologistes, même nouvelle-école — qu'ils se contentent uniquement de prendre comme objets de leur thèse les sacrifiés de la répression pénale. C'est comme les médecins qui expérimentent leurs nouveautés thérapeutiques sur les malades des hôpitaux. Les dégénérés, les tarés, les pervers, les obsédés, les criminaloïdes, les psychopathes, se trouvent toujours de l'autre côté de la barricade. — Je veux dire sur le banc où l'on s'assied encadré de gendarmes. Leurs exemples sont toujours choisis parmi ceux qu'atteignent les sévérités de la loi. Leurs inductions, leurs déductions, leurs conclusions sont toujours fondées sur les châtiments, les punis, les réprimandés. C'est l'enfermé, le claquemuré, l'encellulé réduit à l'impuissance, soumis à un régime avilissant et déprimant — ils l'ignoraient auparavant — qu'ils analysent, qu'ils écorchent, qu'ils dissèquent, « moralement » parlant. C'est sur ce pitoyable vaincu qu'ils découpent leur patron, leur type de criminel plus ou moins imaginaire — c'est sur lui qu'ils proposent d'essayer leurs moyens de guérison, plus ou moins ridicules, plus ou moins fantaisistes.

Et cela n'a rien qui puisse étonner. La plupart des criminologistes émergent à quelque budget officiel. On les découvre exerçant une fonction universitaire, dirigeant ou administrant tel établissement, telle institution dépendant de l'Etat. Bien sûr qu'ils ne mordront pas la main qui les paie. Et lorsqu'ils montrent quelque hardiesse, c'est au-dedans des limites où leurs intérêts ne risquent pas d'être compromis.

Il y a eu le chauffeur d'Orgères qui faisait rôtir les pieds de sa victime jusqu'à ce qu'elle eût déclaré où son argent était caché — mais il y a eu le juge d'instruction criminelle qui soumettait l'inculpé à toutes sortes de questions

ordinaires ou extraordinaires jusqu'à ce qu'il eût avoué son « crime », réel ou faux. Il y a le cambrioleur qui, pour conserver sa liberté menacée, assomme d'un coup de pince monseigneur le passant qui intervient — mais il y a le policier qui abat d'un coup de revolver celui qu'il arrête et qui s'efforce de lui fausser compagnie. Il y a l'assassin qui prémédite son meurtre des jours durant — mais il y a le procureur du roi, de la république bourgeoise ou soviétique lequel, pendant des jours et des jours remâche, rumine quels arguments il pourra bien invoquer pour vaincre les dernières hésitations du jury et obtenir la tête qu'il convoite. Il y a des « bandits » qui lardent de coups de stylet, jusqu'à ce que mort s'en suive, les occupants de la maison qu'ils venaient piller et qu'ils ne croyaient pas trouver là — mais il y a les bourreaux qui poussent brutalement vers la guillotine le pauvre hère ficelé, ligotté, qui se débat, qui récalcitre instinctivement. Il y a le rôdeur qui fait le coup du père François à un passant attardé — mais il y a le tchékiste, ou son successeur, qui tue d'un coup de browning dans le dos le condamné du tribunal révolutionnaire de Moscou.

N'y a-t-il pas dans chaque cas « action criminelle » au sens réel, manifeste du terme, car le « crime » c'est l'acte de violence qu'on commet sur son semblable, sur ce qu'il a et sur ce qu'il est, jusqu'à privation de l'être.

Si différence il y a, elle serait en faveur des criminels non officiels, qui, dans la majorité des cas n'accomplissent pas leurs crimes dans l'état de sang-froid où se trouvent les officiels.

On a pu lire dans *The Literary Digest* du 24 mars dernier : « L'armement pour la suprématie des airs ne cesse de troubler les conducteurs de peuples. Derrière les portes hermétiquement closes des laboratoires, dans des ateliers à l'écart, sur les rives de baies lointaines, dans des stations aériennes solitaires se poursuit la plus curieuse, la plus étrange débauche d'imagination que le monde ait jamais rêvée. Des experts attachés aux gouvernements, payés sur leurs fonds secrets, sont partout à l'œuvre pour porter au maximum les terreurs aériennes en cas de nouvelle guerre. . . Tanks qui naviguent à la surface de l'eau, énormes destroyers aptes à voler, machines aériennes mystérieuses qui plongent sous l'eau pour se dérober à leurs poursuivants. . . Il existe des plans d'immenses machines à roues pneumatiques, supertanks parcourant à toute vitesse la surface terrestre, doués d'ailes extra-légères en métal, qu'il leur suffira de déployer pour quitter le sol ou la mer. »

Quand donc les criminologistes de l'ancienne ou de la nouvelle école sont-ils intervenus lorsqu'ont été commis les crimes innombrables qui ont caractérisé la guerre — nettoyeurs de tranchées égorgeant à coup de coutelas des malheureux à demi-endormis ou asphyxiés au fond d'un boyau — fossoyeurs enterant pêle-mêle morts et vivants sous le même linceul de chaux vive — projecteurs de torpilles, de fléchettes, de pastilles incendiaires, de gaz délétères — fusilliers par ordre de jeunes, de vieux, de femmes, d'enfants, y compris ceux parlant leur propre langue ? Quand donc sont intervenus les criminologistes lorsque dans les colonies ou en Orient, pour un coup de fusil — tiré trop souvent par quelque « colonial » ivre ou en rut — tel galonné excite ses hommes à mettre à feu et à sang le village d'où on présume qu'est parti le coup de feu ? Interviennent-ils quand dans le silence de son cabinet, salarié des dirigeants, un « savant », une compagnie de « savants » méditent quelque infernale invention

déterminée à asphyxier, aveugler, mutiler, torturer en masse ses semblables en humanité ? Je cherche en vain les noms des criminologistes qui ont souffert pour avoir dénoncé, exposé, flétri ces aspects, ces pratiques de « l'esprit criminel ». Je n'en trouve pas.

Nous avons compris. Le « criminel » objet des attentions de MM. les criminologistes, ancien ou nouveau style, c'est l'être humain assez malchanceux pour ne pas détenir la puissance ou la délégation d'autorité nécessaire pour accomplir, sans crainte de sanctions, le geste meurtrier. C'est lui le pelé, le galeux sur lequel il s'agit de foncer ; c'est lui la thèse vivante et le terrain d'expérimentation de la vivisection et de la thérapeutique criminologistes. Le criminel officiel paye, subsidie, décore. Aussi n'y touchez-on point.

E. ARMAND.

## En guise d'épilogue

Dans un discours prononcé récemment à Copenhague, Georges Brandès a fait allusion à l'ésotisme du langage dont les princes et les ministres qui ont déclenché la guerre de 1914-1918 se sont servi pour jeter les uns contre les autres des millions d'hommes qui n'avaient aucune raison de s'en vouloir ou de se détester. Là où ils pensaient charbon, pétrole, potasse, concessions, concurrence entre puissances financières colossales, ils disaient ou faisaient dire, ils écrivaient ou faisaient écrire démocratie, liberté, justice, idéal, civilisation. Que cet ésotisme criminel ait séduit nombre de malheureux dont les carcasses achevent de pourrir, je le veux bien. Mais supposez-les, ces sacrifiés, pris en masse, détenteurs du pouvoir politique. Etes-vous bien sûrs qu'ils n'eussent pas employé le même langage que ces princes et ces ministres dont vous soulignez la médiocrité ; êtes-vous certains qu'ils n'eussent pas éprouvé les mêmes convoitises pour leur parti, pour eux-mêmes ? Le pouvoir politique possède cette influence néfaste, sur ceux qui l'exercent de leur faire considérer comme normaux, réguliers, justifiables, des actes, des buts que, simples unités humaines, ils considèrent comme entachés d'hypocrisie, de mensonge — impossibles à expliquer. C'est moins à la séduction des mots, aux restrictions mentales des dirigeants, à l'ignorance des dirigés qu'est lié le sort des guerres qu'à l'abolition du pouvoir politique, à la disparition de la puissance gouvernementale, unique soutien des monopoles — privés ou d'état — seul état des ambitions impérialistes, peu importe au profit de quelle classe elles se manifestent.

QUI CÉ.

## Réalités, Vérités

Des gens trouvent de l'énergie pour danser 90 heures de suite. Ils n'en trouvent point pour combattre les préjugés et réagir contre la laideur. Un grand nombre d'individus emploient leur volonté à accomplir des gestes futiles : ils sont incapables de l'appliquer à quelque chose de sérieux. N'exigeons pas de nos contemporains qu'ils agissent et pensent en hommes libres : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de s'abrutir chaque jour un peu plus.

Quand la police perquisitionne chez n'importe qui, à propos de n'importe quoi, cette opération délicate rassure les bourgeois qui peuvent dormir tranquilles. Ils se croient sauvés et ne soupçonnent pas la comédie qui se joue là-dessous, afin de détourner leur attention des vrais criminels. Ces derniers sont souvent leurs meilleurs amis, et la police les protège !

Le vol tend à se généraliser de plus en plus dans un monde où chacun exploite son voisin. Désormais vous devez vous tenir sur vos gardes quand vous entrez en contact avec le plus humble commerçant. Dans n'importe quel métier on cherche à voler le plus possible le consommateur. On lui vend des marchandises à des prix qui varient sans cesse. On ne lui donne pas son poids, on lui rend mal sa monnaie, il doit constamment ouvrir l'œil s'il ne veut pas être

écorché, dépouillé littéralement. Cet état d'esprit domine depuis la guerre, les gens n'ayant plus aucun scrupule et ne cherchant qu'à s'enrichir.

Les « vainqueurs moraux » de la grande guerre n'ont point remporté la seule victoire qui vraiment compte : la victoire sur leur immoralité et leur laideur.

*Panem et circenses.* La république athénienne offre bien à ses esclaves des spectacles — et quels spectacles ! quant à leur donner du pain, c'est une autre affaire. Elle est aussi incapable de remplir leur ventre que d'orner leur cerveau.

L'espoir entretient chez le peuple la patience et la résignation. *Espérez*, tel est le conseil de ceux qui dirigent. *Espérez*, disent-ils, demain vous serez plus heureux. Demain, vous aurez la paix, demain la vie sera moins chère, etc. . . Encore un petit effort ! *Demain, demain*, c'est toujours demain. En attendant, on meurt de faim, on se traîne péniblement, on végète, on se débat comme on peut contre toutes les puissances de mensonge.

Partout où il y a sectarisme il y a délation, mensonge. Le sectarisme empêche les hommes de se comprendre et de s'aimer. Tous les partis regorgent de sectaires. C'est pourquoi aucun ne détient le monopole de la vérité.

Dans notre société démocratique, les gens deviennent de plus en plus hargneux et de moins en moins polis, ce qui ne signifie pas qu'ils sont moins hypocrites et disent ce qu'ils pensent. Egoïstes dans le sens le plus vulgaire du mot, obsédés par l'idée de gagner de l'argent pour se payer des « amusements » grotesques, ils n'ont pas le temps de faire des manières. Un monsieur veut aider une « dame » à monter dans l'autobus, mais celle-ci le rabroue en ces termes : « Vous croyez que je ne saurais pas monter toute seule ! Non mais, chez qui ! On ne vous demande pas l'heure qu'il est ! » Charmant, n'est ce pas ? Dans un autre autobus, vous entendez : « Il n'y en a pas un qui se dérangera. Vous croyez qu'il cédera sa place. C'est honteux de voir ça. Les hommes restent assis quand les femmes sont debout ». Et la harpie qui s'indigne de ce manque de galanterie braque sur le patient des regards féroces. Ce sont là mœurs d'après-guerre. Mais celles d'avant valaient-elles mieux ?

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

## Paroles

Et la question du mètre ? Et l'rythme ? Comme chaque parole a une âme, il y a dans chaque vers, outre l'harmonie verbale, une mélodie idéale. La musique est purement affaire d'idées, très souvent.

Les paillettes de trois cents oies ne l'empêcheront pas, Sylvain, de jouer de ta flûte enchantée, dès lors que ton ami le rossignol se montre content de ta mélodie. Lorsqu'il ne veut pas t'écouter, ferme les yeux et joue pour les belles occupantes de ton royaume intérieur : oh ! ce peuple de nymphes nues, de reines toutes roses, de déesses amoureuses.

La première loi, créateur, c'est de créer. Mets l'ennuque en fuite ; quand une muse te donne un fils, que les huit autres soient enceintes.

Ruben DARIO.

**Dimanche 24 juin :** Journée de plein air au TAPIS-VERT (Près de la Fontaine Ste-Marie, Bois de Clamart-Meudon). Se trouver à la Mairie de Clamart (Terminus du tramway) à 10 h. précises. Moyens de communication : Tramway Hô el de Ville-Clamart (Terminus) — Chemin de fer Invalides (Station Meudon-Val Fleury). Acheter à Paris et apporter ses provisions.)

## L'Initiation individualiste

[Nous venons de donner le bon à tirer de la feuille qui comprend le IX<sup>e</sup>, le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> chapitres. Nous rappelons que l'Initiation Individualiste compte vingt-cinq chapitres. Sur les mille souscripteurs demandés, il nous en manque encore un peu plus de 300. On trouvera ci-dessous un certain nombre de passages tirés des paragraphes composant ces trois chapitres.]

L'individualiste anarchiste ne veut pas seulement vivre : il veut aussi se reproduire. Notre individualiste s'est pas seulement un « individualiste » au sens réel et profond du terme : il se double d'un propagandiste.

La propagande individualiste fera comprendre que nul n'étant obligé de se déclarer débarrassé de tel ou tel préjugé, il est inconsciemment pour quiconque prête l'oreille, de ne pas admettre que ses proches profitent les premiers de ses déclarations.

Que le camarade qui préconise ou défend les idées d'« amour libre », par exemple, s'attende à ce que les siens prennent au pied de la lettre ses vœux à ce sujet.

Que le partisan de la « libre discussion » s'attende à voir ses conceptions les plus chères contestées à son foyer et qu'il ne réserve pas pour le dehors seulement une tolérance qu'ignorent ceux qui l'entourent.

La propagande individualiste proclamera avec force que le moindre acte en désaccord avec nos paroles ou nos écrits diminue ou affaiblit cette intérieure source d'énergie, qui seule permet de résister à la peste d'une société dont la morale consiste essentiellement à agir autrement qu'on écrit, qu'on parle ou qu'on sent.

Réaction, cléricisme, social-communisme, sont des aspirations de médiocres, des régimes de médiocrité convenant admirablement à quiconque consent à être la dupe, l'instrument ou l'exécutif des privilégiés au point de vue de la fortune, de la hiérarchie religieuse ou de la direction de l'organisme social. S'y attaquer uniquement, c'est faire de l'empirisme vulgaire, c'est négliger la cause primordiale et fondamentale : la médiocrité.

Il y a toujours eu et il y aura toujours deux sortes de propagandes. Celles qui poussent les unités humaines à sortir de leur médiocrité en proposant à leur intelligence des sujets propres à exciter chez eux l'étude ou la réflexion, à susciter en eux le désir de savoir, le besoin d'expérimenter, l'amour du nouveau, la haine des sentiers battus. Il y a aussi celles qui entretiennent chez eux qu'elles atteignent la banalité des désirs, l'exiguïté des perspectives, la terre à terre dans les revendications. C'est grâce à celles-ci que « retour de la réaction », « réveil du cléricisme » et avènement du social-communisme sont possibles. A ceux qui se sentent étouffer sous la chape d'apathie ambiante de discerner, parmi les mouvements qui sollicitent leur sympathie, ceux qui leur paraissent de nature à endiguer le péril médiocratique.

(Extrait de l'INITIATION INDIVIDUALISTE, en cours d'impression).

Sans le « moi » qui m'a précédé je n'existerais pas. C'est vrai. Mais il dépend de ma puissance de réaction psychologique individuelle, pour ne parler que de celle-là — même alors qu'elle serait un simple phénomène d'hérédité — que je sois une personnalité originale, bien à part. Je vais plus loin : je crois que si cette puissance de réaction psychologique individuelle est très peu marquée au début, il suffit qu'en germe elle existe pour que, par l'étude, l'application, l'exercice, elle atteigne une intensité telle que, psychologiquement, il serait différencié nettement des êtres qui me sont morphologiquement identiques.

E. ARMAND.

## Glances, Nouvelles, Commentaires

### Comment pense la foule ?

D'après une étude de E.-H.-H. Holman, dans le *Locomotive Engineers Journal*, on peut considérer qu'en général sur cent personnes :

20 manifestent une capacité mentale de 18 ans et au-dessus.

20 manifestent une capacité mentale de 12 à 18 ans.

60 manifestent une capacité mentale inférieure à 12 ans.

Presque tout ce qui se publie est écrit pour des mentalités supérieures à 18 ans, alors que la grande masse des lecteurs possède une mentalité inférieure à 12 ans.

### Sommes-nous supérieurs aux Anciens ?

La mode est à l'antiquité. On exhume Toutankhamon, on déterre la vieille et biblique cité d'Ur, en Chaldée, on déblaie Pompéi, et l'on demeure souvent confondu devant l'intuition et la connaissance des Anciens.

Voici, par exemple, le philosophe indien Acvaghosha qui vécut il y a dix-neuf siècles. Sans les ressources des laboratoires et des appareils de la science moderne, ne pouvant compter que sur ses facultés personnelles d'observation et de déduction, il était parvenu à cette conclusion que les savants les plus renommés de nos jours réapprennent à formuler : « Toutes les choses, dans leur nature dernière, sont parfaites et complètes, et non sujettes à la destruction. Dès le commencement, la matière et l'esprit ne sont pas une dualité... » Acvaghosha discuta également de la Relativité.

### L'âge de Libertad à sa mort.

« 7 mai 1923. Cher E. Armand, — Pour l'exactitude des faits, voudrais-tu prendre note de ce qui suit : Libertad, 1875-1908 : Il allait avoir 33 ans le 21 novembre 1908 et il est mort le 12 du même mois. Il comptait donc 33 ans moins onze jours et non 32.

Ceci pour établir l'exactitude toujours déformée quand il s'agit de parler de Libertad. Cordialement.

Jane MORAND. »

## Vers une éducation nouvelle

### The Floral Hill School

« Une Ecole nouvelle d'enfants et d'adultes est en projet à Floral Hill, colonie située près de la ville de Chatham, à une dizaine de lieues de New-York. L'Ecole et la Colonie ont été fondées par un groupe d'hommes et de femmes à l'esprit avancé, dégoutés de l'artificialité de la vie qu'on mène dans les villes et de l'esprit des centres commerciaux contemporains.

« Les colons tentent de mettre en pratique quelques-unes des idées concernant les nouvelles relations entre les humains dont il a tant été question ces dernières années. Ces hommes et ces femmes se rendent compte cependant que pour être meilleur, le monde doit se baser sur une compréhension plus profonde de l'individu et sur une réinterprétation de presque toutes les valeurs sociales existantes.

« Des modifications aussi fondamentales doivent nécessairement être le résultat d'un type nouveau d'éducation. Pour atteindre un but si élevé, il est de toute nécessité de rompre entièrement avec les théories et les pratiques actuelles. « Comme on dirige la tige, l'arbre croît ».

« The Floral Hill School se servira des moyens d'éducation proposés par les éducateurs les plus avancés de notre époque. Le but fondamental de l'Ecole est de libérer les facultés innées de l'enfant, de lui fournir toute occasion de se développer en une personnalité complète, de déposer en lui le germe d'une utilité sociale efficace.

« Ceci ne peut être accompli que si l'enfant est livré à sa propre initiative dans une atmosphère de liberté et de coopération. Une ambiance éducative est nécessaire où ne prédomine trop exclusivement ni l'élément social ni l'aspect individuel.

« The Floral Hill School entend procurer à l'enfant cet environnement éducatif. Elle possède le terrain voulu, les bâtiments indispensables, le matériel et les outils appropriés aux différents âges des enfants, des classes nombreuses et l'aide d'adultes personnellement qualifiés et appelés ordinairement instituteurs ».

Comment les initiateurs de The Floral Hill School se proposent-ils d'atteindre leur but ? The Floral Hill Colony a fait don à l'Ecole de deux hectares de terrain situé près d'un étang qui lui est aussi presque entièrement abandonné. La Colonie comprend un bois d'une douzaine d'hectares : les enfants en auront la libre disposition. Une bonne partie des terrains scolaires seront réservés à la culture maraîchère, dont les produits seront consommés au réfectoire. Il entre dans le plan de l'Ecole que les enfants prennent aussitôt que possible une part active à son administration. Le projet prévoit le fonctionnement de plusieurs industries pour les enfants plus âgés : confection de jouets, tissage de nattes, fabrication de sandales, poterie métallique, reliure artistique.

Toutes les activités d'ordre expressif seront particulièrement encouragées ; spécialement celles de nature artistique : musique, peinture, danse, tissage, sculpture sur bois, pyrogravure, travail du métal, modelage, poterie, imprimerie. La science sera étudiée par rapport à l'existence quotidienne des enfants à l'école et dans le milieu où ils vivent.

Il est entendu que le travail manuel ne sera pas obligatoire. C'est de leur plein gré que les enfants y prendront part. « Se rendant compte qu'il n'est pas deux enfants semblables, l'Ecole essaiera de comprendre l'enfant individuel, de découvrir ses différents besoins et intérêts, de solutionner ses problèmes sur une base individuelle ».

« Dans les écoles actuelles, on traite le cerveau de l'enfant comme un disque de phonographe sur lequel des dates et des dogmes doivent être inégalement gravés. Les enfants sont traités comme des automates qu'il s'agit de fabriquer en séries monotones et inanimées... L'éducation contemporaine cherche à perpétuer les conceptions, les coutumes, les institutions établies. Elle cherche à éliminer les idées exceptionnelles, à empêcher l'écart de la tradition, à détruire la source de tout progrès. L'esprit nouveau suit une voie plus sage. Il nous faut respecter, développer l'inusuel, y découvrir la certitude de choses plus belles et meilleures.

« La question de l'éducation des adultes sera résolue selon les plus larges données. Ampleur de vues dans le programme et dans la méthode, tel en sera le trait essentiel. L'étroitesse et le dogmatisme seront remplacés par la libre discussion de tous les problèmes que pose la vie. La récréation et l'éducation marcheront de concert, car dans la formation de l'être humain, il n'existe aucune barrière qui les sépare. C'est pourquoi notre œuvre d'éducation pour les adultes consistera en conférences, cours, lectures, représentations théâtrales et musicales, danses, etc. ».

Voici les ressources sur lesquelles, pour subsister, compte The Floral Hill School : 1<sup>o</sup> Prix de l'enseignement de l'école du jour pour les enfants et de l'école du soir pour les adultes. (Prix établis d'après une échelle mobile variant selon les ressources des élèves). 2<sup>o</sup> Vente des actions. (The Floral Hill School est constituée légalement en coopérative). Ce fonds est destiné à l'installation de l'école. 3<sup>o</sup> Cotisations des coopérateurs. 4<sup>o</sup> Produit des conférences, fêtes et autres organisées dans la grande salle de l'école. 5<sup>o</sup> Dons et souscriptions de groupes et individualités sympathiques.

L'école sera administrée par un Conseil constitué par les parents des élèves et les membres de l'Association. Ce Conseil sera élu par l'Association en assemblée générale tenue à l'école.

NOS « PIQURES D'AIGUILLES », papillons sur excellent papier gommé blanc et couleur. 10 feuilles, 20 gravures, 140 textes. Franco, 1 franc.

LA JOIE DE VIVRE, reproduction d'un des meilleurs articles d'Albert Libertad qui aient jamais paru dans l'anarchie. Franco, 15 centimes.

## En marge des compressions sociales (1)

### D'un projet de milieu individualiste

Voici quelques réflexions émanant du camarade Michaud, sur certains points du Projet, tel qu'il a été exposé dans le n<sup>o</sup> 6 de l'en dehors :

« 1<sup>o</sup> Part cédée à un remplaçant... soit. Mais à la condition que le partant rentre dans le « prix » de sa part, dans son apport. Tant de braves copains qui rêveront, qui crurent à la fraternité « dans les faits » de ceux qui ne l'étaient qu'en théorie, se sont vus frustrés de leurs économies et jetés sur le pavé !

2<sup>o</sup> Il est indispensable de préciser que si la part est individuelle, la responsabilité est également individuelle. Que sous prétexte de tempérament, de paresse (c'est humain) nul associé ne pourra se faire entretenir sur une caisse de solidarité. Chacun devra vivre de son travail à seule fin que l'élimination des parasites se fasse sans détruire l'harmonie. Naturellement, vieillards et malades seraient à la charge de tous. Pour les valides, la vieille devise est bonne : « Travaille ou meurs de faim ! »

3<sup>o</sup> L'association ne pourrait pas entreprendre d'éditions. Lancer de journaux, assurer l'entretien de propagandistes. Toutes ces initiatives s'adressent à l'individu qui y acquiesce personnellement, et ne peuvent émaner d'un groupe qui n'est jamais unanime.

4<sup>o</sup> Le paysan pourra, en cas de départ, emporter l'outillage acquis par son travail et dont il aura besoin à l'extérieur.

5<sup>o</sup> Les échanges se feront sur le barème en usage à l'extérieur. L'argent disparaît, mais les prix pratiqués au dehors constituent une base de troc. »

### L'Intégrale.

Nouvelle circulaire en date du 10 mai, qui raconte toute la vie de la colonie durant l'hiver et les difficultés par lesquelles elle a dû passer. Coïncidence est toujours optimiste, tout en se rendant compte — cela apparaît manifestement dans la circulaire — que les plus grandes difficultés proviennent de plusieurs de ceux qui ont pris part à la tentative elle-même. Manque de se connaître les uns les autres de façon plus profonde, système d'organisation ? Toujours est-il qu'à un moment donné, l'enthousiasme du début étant disparu, ils quittent la colonie et ce départ est d'autant plus fâcheux, qu'il faut, le cas échéant, rendre les sommes qu'ils ont apportées à leur entrée dans la colonie. Les « Intégralistes » ont besoin d'une vingtaine de mille francs dans les deux ou trois mois qui vont suivre pour clarifier leur situation. Les 300 ou 350 amis qui s'intéressent à leur œuvre et à leur but pourront-ils les aider à franchir le pas difficile ? Là est toute la question.

### Physical Culture Colony Association.

Oscar Schleif a quitté Samoa pour les îles Fidji, malgré l'enchantement qu'il avait éprouvé pour Samoa, où la température est comparable à celle de Philadelphie en juin ou septembre, ce qui n'empêche pas que dans les montagnes, la température soit moins élevée. Il paraît qu'on trouve partout des noix de coco et des papayes qui n'attendent que d'être cueillies ; on trouve des villas à 1.500 mètres de la ville pour un loyer de deux à trois livres sterling par mois ; des plantations dans l'intérieur sont affermées à la simple condition qu'on s'engage à les cultiver. Fidji est plus froid que Samoa, plus à l'écart, plus confortable ; on y trouve plus de fruits également, la vie y est meilleure, le marché et le taux de l'affermage est moins élevé (terrain à cocotiers, une livre sterling par an les 40 ares ; tous autres terrains six pence). Poissons en abondance, plage excellente pour les bains. Communications fréquentes, belles routes, deux journaux quotidiens, service régulier d'excursions dans l'archipel qui comprend 200 îles, dont la moitié sont inhabitées et dont une compte 1.500 kilomètres de largeur. C'est là où Schleif cherche un endroit favorable pour l'établissement de sa « colonie de culture physique ».

De ceux disposés à partir pour fonder cette colonie, il demande les renseignements suivants : âge, taille, poids, teint, sexe, photographie et écriture récentes ; occupations ou aptitudes ; marottes ; religion ou philosophie ; goûts en fait d'histoire ou de politique ; œuvres d'art, compositions musicales ou livres de littérature préférés ; opinions en fait de nourriture et de vêtements ; s'ils ont ou non de la famille ; que le part ils désirent prendre dans la colonie ; quelle somme, le cas échéant, ils désirent consacrer à l'achat de terrains ; quel mode de vie ou quel taux de dépense individuelle ils préfèrent. Finalement, quels efforts ils comptent tenter en fait de publicité ou d'aide pécuniaire en attendant de quitter leur séjour actuel.

## Le voyage de la vie

Au cours de ce voyage, Où personne ne sait où il va, Ne vous est-il pas arrivé d'éprouver le sentiment désespérant (après avoir connu maintes personnes, après avoir eu nombre d'amis) de vous être trouvés en esprit dans un pays étranger, seuls et tristes, à l'heure mélancolique où se couche le soleil, où personne ne vous connaissait, où personne ne vous disait « adieu » ?

Et au cours de ce voyage, ne vous êtes-vous pas mis à poursuivre le tantôt sous la forme de l'amour, [bonheur, tantôt sous la forme de la fortune, tantôt sous la forme de la gloire... Et lorsque vous avez cru le saisir, ne vous êtes-vous pas aperçu que ce n'était pas le bonheur ?

VICENTE MEDINA.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

## Les faits et les gestes

### Renzo Novatore.

Nous sommes bien en retard pour parler de la mort de Renzo Novatore, cet affamé d'esthétisme, cet admirateur raffiné d'Oscar Wilde, de Nietzsche, de Beaudelaire, ce frénetique dyonisiaque, ce visionnaire impénitent et ravi qui ne put jamais descendre, dans ses articles et ses poésies, au niveau de la sottise, de la mesquinerie, du terre à terre de la vie contemporaine. Son verbe fut douloureux certes, mais la douleur qui s'en dégageait incitait à la vie supérieure, à une vie tortue, tissée de bonté, de noblesse, de hardiesse, digne du Surhomme.

Déserteur magnifique, idéaliste généreux, tireur de premier ordre, lutteur rusé, il sut se soustraire pendant de longues années à la réaction furieuse. Sacrifiant d'avance son existence, il se donna tout entier à la cause pour laquelle il combattait... la sienne. Révolutionnaire en permanence, il se dédit jusqu'à l'extrême limite et accepta, seul, de lutter contre la société.

Au cours de la terreur fasciste, il repoussa un assaut dirigé contre la maison où il habitait avec sa campagne et son enfant, et il le fit de façon à mettre en danger la vie de plusieurs des assaillants.

Pour ce fait et d'autres qu'il ne convient pas d'exposer ici, Renzo Novatore dut quitter Spezia et rôder de par l'Italie. Il se trouvait, avec un compagnon de voyage, dans une auberge à Teglia — localité peu éloignée de Gênes — quand il vit surgir devant lui des carabinieri, revolver au poing. Inutile de décrire la scène. Conclusion : deux morts : un maréchal des logis et Renzo, les poumons traversés par les balles. Il avait préféré finir ainsi, à tomber entre les mains d'un implacable ennemi et passer peut-être le reste de sa vie enseveli dans une de ces tombes où le corps s'épuise lentement, où l'intelligence s'enténébre et sombre peu à peu.

Nous nous promettons de revenir sur cette intéressante et curieuse figure.

### Les refus de service militaire aux Pays-Bas.

On sait qu'il a toujours existé aux Pays-Bas un mouvement de « refuseurs » de service militaire. Rien n'a pu l'étouffer, ni la prison, ni les séductions. De Wapensneder de février contient une liste de 27 noms de refuseurs provenant de toutes les parties du pays.

### Sur le trimard.

« 13 avril 1923 — Managua (Nicaragua) — Cher camarade Armand, — Au troisième mois de ma vie vagabonde je trouve enfin le loisir de pouvoir vous écrire, loisir forcé. Il existe ici un petit insecte appelé *pulga amarilla* qui vous pique gentiment les pieds, laisse un germe qui se développe dans la pigure et y creuse un nid des plus incommodes. Ce n'est qu'après quelques jours que, arrivés à maturité, ces nids peuvent être arrachés, laissant dans les pieds des trous qui ne se guérissent pas tout de suite. Voilà la cause du repos qui me permet de vous donner de mes nouvelles.

Je pense rester encore environ cinq semaines au Nicaragua, et de là passer ensuite au Honduras.

Ce pays-ci est plus fertile que Costa Rica, les terrains sont plus propices à l'agriculture, les fruits en abondance toute l'année. La saison des pluies y étant plus courte permet la culture des légumes et des fruits d'Europe. Les volcans, nombreux et continuellement en éruption, ne causent cependant pas de dommages.

Je me trouve dans la capitale : Managua. Comme coutumes et mentalité, le Nicaragua en est à peu près au XVIII<sup>e</sup> siècle ; malgré cela les habitants sont gens simples et hospitaliers ; leur crétinisme est plus tolérable que le crétinisme pédantesque des civilisés européens. J'arrive à trouver de quoi vivre sur la route et en même temps j'enrichis ma vie. Quand, sac au dos, sur ces sentiers étroits qui sont les routes nationales de l'Amérique Centrale, je me sens libre, sans usines à l'horizon, au milieu de la nature en fête, il m'est vraiment impossible d'être pessimiste. Toutes les conventions humaines perdent ici de leur valeur et j'oublie que les hommes sont d'un mauvais commerce ; j'oublie même leur existence.

Quand on considère cette nature merveilleuse et qu'on songe à ce que les hommes en ont fait ailleurs, on en arrive à conclure que l'homme est pire que le plus vil animal. Vous imaginez-vous cette contrée de beauté merveilleuse incomparable, ensoleillée, saie, souillée, détruite par des usines ? C'est à en frémir de dégoût et de pudor, c'est à en désespérer. Les hommes arriveront sans doute un jour à bitumer, à macadamiser le globe tout entier. Ah ! les insensés ! ils méritent bien tous les esclavages qu'ils se sont imposés. Pedro Prat. »

## Croquinoles

### Le centenaire de Pasteur.

Ce ne sont pas les timbres à effigie de l'explorateur du monde des infinis petits qui me turbinent. Non. Ce qui me tracasse, c'est cet ange qui apparaît, debout, derrière Pasteur, dans ces petites chromolithographies distribuées ces jours-ci par milliers, dizaines et centaines de milliers. Passe encore pour l'ange. Mais ce peignoir jaune ! D'où M. Maurice Denis, l'auteur de cette composition, tient-il que les anges portent un peignoir de cette couleur ?

Le jaune est-il la nuance du vêtement généralement porté au ciel, ou est-il réservé seulement aux anges ? D'ailleurs, est-ce que les anges portent des peignoirs d'une couleur quelconque ? Ont-ils un corps seulement ? Si ce sont de purs esprits, comme le soutient l'orthodoxie chrétienne, ils ne portent pas plus de pyjamas que de peignoirs. Et pourquoi plutôt un peignoir jaune qu'un pyjama rose ? Un ange en pyjama... Et quand je pense que c'est tout ce que m'a inspiré cet ange dressé, les bras en l'air, dans le fond de ce bout de carton rectangulaire, je n'en reviens pas.

CANDIDE.

## Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

... Qu'est donc le suicide ?  
Le suicide est l'acte final d'une série de gestes que nous faisons tous plus ou moins selon, que nous réagissons contre le milieu ou que le milieu réagit contre nous.

Tous les jours nous nous suicidons partiellement. Je me suicide lorsque je consens à demeurer dans un local où le soleil ne pénètre jamais, dans une chambre dont le cube d'air est si restreint que je suis comme étouffé à mon lever.

Je me suicide lorsque je fais des heures d'un travail absorbant une quantité d'énergie que je ne saurais récupérer, ou des heures d'un travail que je sais inutile.

Je me suicide lorsque je ne contente pas mon estomac par la quantité et la qualité d'aliments qui me sont nécessaires.

Je me suicide lorsque je vais au régiment obéir à des hommes et à des lois qui m'oppriment.

Je me suicide lorsque je porte à un individu par le geste du vote le droit de me gouverner pendant quatre ans.

Je me suicide quand je demande la permission d'aimer à maire ou à prêtre.

Je me suicide lorsque je ne reprends pas ma liberté d'amant ou d'amante sitôt la période d'amour passée.

Le suicide complet n'est que l'acte final de l'impuissance totale de réagir contre le milieu.

Les actes dont je viens de parler sont des suicides partiels, ils n'en sont pas moins des suicides. C'est parce que je n'ai pas la force de réagir contre la société que j'habite un local sans soleil ou sans air, que je ne mange pas à ma faim ou à mon goût, que je suis soldat ou électeur, que j'acquiesce mon amour à des lois ou à des durées.

Les ouvriers, tous les jours, *suicident* leur cerveau en le laissant dans l'inaction, en ne le faisant pas vivre, comme ils *suicident* en eux les goûts de peinture, de sculpture, de musique à la satisfaction desquels tendent nos individus en réaction contre la cacophonie qui les entoure.

Il ne saurait être question à propos du suicide, de *droit* ou de *devoir*, de *lâcheté* ou de *courage*; c'est un problème purement matériel de puissance ou de non puissance.

On entend dire : « Le suicide est un droit chez l'homme lorsqu'il constitue un besoin... — On ne peut enlever aux prolétaires ce droit de vie et de mort. » Droit ! ? Besoin ! ?

Comment peut-on causer de son *droit* de ne respirer qu'à moitié, c'est-à-dire de *suicider* une grande partie de molécules favorables à sa santé au profit de molécules défavorables ; de son *droit* de ne pas manger à sa faim, par conséquent de *suicider* son estomac ; de son *droit* d'obéir, c'est-à-dire de *suicider* sa volonté ; de son *droit* d'aimer toujours telle femme désignée par la loi ou choisie par le désir d'une époque, c'est-à-dire de *suicider* tous les désirs des époques à venir ?

Substituez dans ces phrases au mot *droit* le mot *besoin*, en seront-elles plus logiques ?

Il ne me vient pas à l'idée de « condamner » ces suicides partiels pas plus que le suicide définitif, mais je trouve douloureusement comique d'appeler *droit* ou *besoin* cet effacement du faible devant le fort sans avoir tout essayé. Ce ne sont que des excuses données à soi-même...  
(La Joie de Vivre). Albert LIBERTAD.

## Opinions

### A propos de la réapparition de l'Ordre Naturel

Salut à l'Ordre Naturel qui vient de paraître, — cette feuille si connue de nos amis, où la signature de H.-L. Follin voisinait jadis avec celle de Han Ryner, Marcel Sauvage, Renée Dunan, Abel Faure, G. de Lacaze-Duthiers, René Edme, Marcel Millet, etc.

Le nouvel Ordre Naturel semble devoir être surtout le porte-parole de la pensée de Follin et moins encore de la pensée de Follin en matière d'individualisme que de sa pensée en matière de pacifisme. C'est à ce dernier propos que je me permets les quelques réflexions qui vont suivre.

Follin préconise l'unification de l'autorité politique entre les mains d'un gouvernement unique pour le monde entier, la création, au-dessus des nations, réduites au rôle de divisions administratives, d'un pouvoir suprême qu'il appelle « supranational ».

Cette idée d'une direction unitaire de la politique humaine n'est pas nouvelle. Sa réalisation est apparue à tous les grands conquérants comme la limite idéale de leur effort. Parmi nos rois eux-mêmes, il en fut un, Philippe le Bel, qui, sous l'inspiration des légistes, rêva d'une monarchie universelle. Et il y avait, à t-on dit, dans ce rêve, moins une manifestation de mégalomanie égoïste qu'un souci très louable de paix définitive.

L'internationale ouvrière, la société des nations se rattachent aujourd'hui à cette idée. Depuis la guerre, elle est plus que jamais dans l'air. Il y a non seulement de vagues aspirations mais des projets précis. Il y en a, sans nul doute, à l'étranger. En France, j'en connais trois : la République Mondiale de Clerget, la Supranation de Follin, enfin la République Universelle, projet du signataire de ces lignes.

Qu'on me permette une parenthèse. Je dis que la République Universelle est mon projet, parce que cela le distingue de ceux de mes contemporains — il faut bien désigner les choses pour s'entendre, — mais je ne revendique aucune paternité et ne réserve aucun droits d'auteur. J'ai exprimé une conception. Autant qu'à moi, elle appartient à qui la réalisera.

Je ne reconnais pas davantage aux auteurs des autres projets une paternité exclusive sur leur idée et les mots qu'ils ont mis en circulation. Nous sommes dans le domaine de l'action où les réalisations seules comptent. Il s'agit au surplus des intérêts vitaux de l'humanité. Rien ne serait ici aussi grotesque que l'invocation d'un droit de propriété quelconque. La considération des personnes qui ont donné à l'idée générale telle ou telle nuance particulière peut avoir un intérêt historique, mais il ne peut s'y attacher aucun caractère de droit, de *ius uti et abuti*.

Il est bien évident cependant que chacun de ces projets vise à l'exclusivité et n'aura de valeur qu'autant qu'il y atteindra. C'est donc le fait qui tranchera entre eux. Les intéressés choisiront entre ces diverses conceptions et, bon ou mauvais, leur choix sera irrévocable.

Donc, trois projets.  
1° PROJET CLERGET. Il comporte un programme économique et politique et tend à réaliser les conceptions sociales personnelles de son auteur. D'avance son projet m'exclut, comme il exclura bien d'autres hommes, puisque je ne partage pas les conceptions sociales de Clerget. C'est, je crois son défaut rédhibitoire.

2° PROJET FOLLIN. On le trouve exposé dans « la Révolution du 4 septembre 19... » Celui-ci aussi est plein de conceptions sociales personnelles. Il comporte des « bases philosophiques » et c'est la philosophie de Follin qui lui fournit ces bases.

De plus, Follin considère que l'unification de l'autorité politique doit être l'œuvre d'une élite à la tête de laquelle naturellement il se place. Ce sont les gouvernants futurs, les bons pasteurs, qui arrachent le pouvoir aux gouvernants actuels, les mauvais bergers. Malheureusement, il y a élite et élite et ce qui est élite pour Follin ne l'est pas du tout pour moi. Je veux bien suivre un dictateur, s'il me plaît. C'est une question d'espèce. Mais je ne peux en aucune façon reconnaître la dictature « en soi », par anticipation.

3° PROJET LEFORT. J'ai pensé que le projet le plus précis et le plus dépouillé de tout ce qui ne lui est pas essentiel serait aussi le plus assuré d'emporter l'adhésion de l'universalité des hommes. Pour moi, l'action doit sortir du sein des masses. Je crois, d'autre part, que cette action sera une réalité aussitôt qu'un pacte social déterminera la forme élémentaire de cette action. J'ai voulu passer de la pensée à l'acte et j'ai écrit ce pacte. Il tenait en cent lignes. Je l'ai encore réduit.

Il est non seulement laconique, mais encore, autant que faire se peut, anonyme. Je veux dire qu'il ne marque pas ma personnalité et ne reflète pas mes idées personnelles. En y adhérant, on ne s'enrôle pas sous ma bannière. Il est un thème premier que je livre pour ce qu'il vaut. S'il à quelque chose de vivant en lui, il évoluera. Tant mieux.

En 1921-22, Follin s'était rallié en principe à mon projet. Mais nos actions associées n'ont jamais été concordantes. Nous avons depuis complètement séparé nos activités. Je ne sais plus quelle est la pensée actuelle de Follin. L'Ordre Naturel, Journal des Peuples, nous la dira.

Je me rallierai bien volontiers moi-même à toute initiative de Follin de nature à donner corps à l'idée qu'il dénomme — non sans bonheur, d'ailleurs, — supra-nationale. Mais, quelles que soient les sympathies que lui m'inspire, je ne m'intéresserai à son mouvement qu'autant qu'il se gardera d'identifier notre idée et sa personne. Il a, je le sais, une vive tendance à faire cette confusion. Il n'est pas d'erreur, je le lui ai dit cent fois, qui puisse faire plus de tort au but qu'il se propose.

Ni Clerget, ni Follin, ni moi, ne sommes des Jésus-Christ et nos contemporains ne sont pas les hommes du premier siècle de l'ère chrétienne.

Ce dont il faut que Clerget et Follin se rendent compte, c'est que le constant accroissement territorial des unités politiques est fonction du développement des moyens de communication entre les hommes, que l'unification des organes de direction de l'humanité est l'aboutissement fatal d'une évolution naturelle, depuis longtemps en train. Les volontés individuelles ont là-dedans un rôle moins décisif qu'elles ne pensent. Elles croient mener la nature ; elles ne sont que l'instrument orgueilleux mais docile par quoi la nature mène toutes choses. Ce que certaines d'entre elles refusent de faire, d'autres le font... et le monde marche. Songeons-y : en ce moment, cinquante ou cent Clerget, Follin ou Lefort grouillent à la surface du globe. A bien peu de choses près, leur valeur est égale. Que cela nous rappelle à une saine modestie.

C'est de cette considération même, d'ailleurs, que je prends texte pour affirmer que la République mondiale, universelle ou supranationale, quel que soit le nom dont on la nomme, est chose faite. Qu'on le veuille ou non, invisible et déjà partout présente, l'Alliance générale des hommes est réalisée en

puissance. Dans ce pays nouveau, qui sera demain la demeure définitive de nos neveux, Follin, Clerget, Lefort ne représentent que des opinions en travail, à peu près ce que sont théoriquement les « partis » dans nos actuelles démocraties. Il faut qu'ils se résignent à ne jouer que ce maigre personnage.

Ce sont là choses qu'il n'était pas, je crois, inutile de dire. C'est fait.

MARC-L. LEFORT.

## La Société de l'Ordre Nouveau (1)

### STATUTS

8. a) Si l'un quelconque des membres de notre société crée un état de choses qui amène les forces naturelles à nuire à la propriété ou à la personne d'un autre membre — et cela à l'encontre de la volonté connue ou supposée de ce dernier — il s'engage à première réquisition à rembourser l'équivalent du dommage causé par le trouble qu'il a occasionné. Faute de s'exécuter dans un délai raisonnable, il s'expose à voir juger son acte, par la personne lésée, comme un « emploi criminel de la force ».

b) L'état de « nocivité des forces naturelles » du fait de l'action d'autrui, est établi lorsque quelqu'un se trouve lésé dans sa propriété, dans sa personne, sur un terrain lui appartenant en propre — ou un terrain n'appartenant à personne, ou encore sur un terrain livré à la circulation publique — soit par l'impureté de l'air ou de l'eau ; soit par des bruits ou des odeurs nuisibles ; soit par le feu ou l'eau ; soit encore par la privation de la vue, d'horizon ou de clarté du fait de ténèbres, éblouissement ou obstruction ; soit enfin par la présence d'animaux, de plantes nuisibles ou le contact de germes de maladie. Cet état de « nocivité des forces naturelles » est également établi lorsque quelqu'un est empêché par la violence ou par la fraude de détruire les conditions naturelles qui lui occasionnent l'une quelconque des perturbations mentionnées ci-dessus, ou menacent de les occasionner de façon évidente, ou lorsqu'il est empêché de la même manière de détruire un obstacle nuisant à la circulation dans un passage public.

c) Mais nous ne considérons pas que semblable « état de nocivité » soit créé par le fait que des personnes ou des animaux sains se baigneraient dans une masse d'eau quelconque, à moins que cette eau soit tributaire d'un réservoir artificiel et qu'elle soit l'objet de certaines précautions destinées à en conserver la pureté. Ou par le fait de bruits émis dans le but d'avertir d'un danger quelconque. Ou par des spectacles offensants soldant la vue. Ou par l'insuccès d'autrui à protéger sa personne ou sa propriété contre les attaques présumables et futures d'animaux, plantes ou germes nuisibles.

9. a) Toute personne peut à n'importe quel moment faire partie de la Société de l'Ordre Nouveau en souscrivant à ces statuts et en se considérant comme liée par eux.

b) Tout membre de la Société peut cesser à tout moment d'en faire partie en donnant avis à ceux que sa démission peut concerner.

c) La Société peut exclure un membre, de façon temporaire ou permanente, pour infraction à ses statuts.

10. a) Dans les présents statuts, le mot « personne » désigne tout homme, femme ou enfant doué d'assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il dit en déclarant accepter ou rejeter ces statuts. Il peut s'entendre aussi au pluriel.

b) Tout autre individu sera considéré comme irresponsable et sous la dépendance de ceux qui en prennent soin, avec présomption en faveur de la mère ou du père.

c) Toute personne d'un âge supérieur à cinq ans sera présumée apte à accepter ces statuts à moins qu'elle soit démontrée irresponsable. Toute personne d'un âge inférieur sera présumée irresponsable à moins de preuve du contraire.

(A suivre).

STEPHEN T. BYINGTON.

(1) Voir l'en dehors à partir du n° 7.

## Grandes Prostituées et fameux Libertins (9)

### La Grèce

#### Denys de Syracuse

Denys « le tyran » fut un libertin vulgaire, très vulgaire, autant que peuvent l'être l'un quelconque de ces « esthètes » qui pullulent autour des cafés et des bals publics de toutes les grandes villes. C'est le rang — peu enviable parce que scandaleux — qu'il occupait dans son lieu de naissance — Syracuse — qui a pu le soustraire à l'oubli de l'histoire.

L'un parmi tant de « tyrans » — ou souverains absolus — que dans ces temps-là, s'octroyaient quelques villes avilies, Denys abusa tellement de sa passivité ou de l'apathie de la population sur laquelle il régnait qu'un moment arriva où la bête se fatigua de souffrir et, d'un coup de patte, le jeta bas du trône où il consumait en orgies continuelles le sang et la sueur des Syracusains, Denys s'en fut se cacher à Corinthe, où la dépravation des mœurs lui concéda un misérable refuge.

Les mœurs de Corinthe étaient alors relâchées à un point tel que chaque maison était un véritable lupanar. Strabon raconte que les dames honorables de Corinthe se rendaient sur la plage, y prenaient place et attendaient patiemment l'arrivée des marins étrangers. Si on le rallaît au sujet de leur apparente paresse, elles répondaient qu'elles gagnaient plus en pratiquant leur « pêche »... que toutes les « fileuses » réunies.

Les courtisanes étaient très nombreuses à Corinthe ; leur beauté était proverbiale. De là provint la richesse de cette ville, où s'accumulait l'or des marchands et des navigateurs qui s'y pressaient en quête de plaisirs charnels. On a prétendu que la population de Corinthe avait dû son accroissement aux femmes ardentes qui y étaient accourues venant de la Phénicie, de Milet, de Chypre, de Lesbos. Quoi qu'il en soit, célibataires et femmes mariées rivalisaient avec les professionnelles pour exercer la lucrative industrie de la

prostitution ; tantôt à l'insu de leur père ou de leur époux, tantôt d'accord avec eux pour exploiter les riches pèlerins.

Denys, donc, s'enfuit vers cette terre propice, dans le dessein avoué de poursuivre ses habituelles impudicités ; il se livra donc à la prostitution « masculine » dans les tavernes, dans les bois, n'importe où ; il continua de la sorte jusqu'à ce qu'il ne fut plus que chair pourrie, le sphincter rompu, les yeux chassieux, continuellement ivre-mort ; il termina sa vie très misérablement : digne fin d'un tyran.

#### Démétrios. Lamia.

Démétrios, roi de Macédoine, parcourut toute la Grèce sans autre dessein que la recherche des plaisirs charnels. Aussi, pendant longtemps, son nom demeura-t-il synonyme de libertin.

Il se camouflait et visitait ces maisons à la porte ou aux fenêtres desquelles se trouvaient — selon ce que nous enseignent les anciens, — des femmes mi-vêtues ou nues. Il s'arrêtait quelquefois devant la demeure d'une très jeune femme.

— Sais-tu manger des figues ? lui demandait le roi.

— Entre, tu verras...

Démétrios pénétrait dans la petite chambre de la fillette et il se poursuivait entre eux la conversation la plus obscène qu'il soit possible d'imaginer, mais cela sans qu'aucun des deux interlocuteurs se servît d'une seule parole qui pût offenser les oreilles. Au contraire des autres peuples, les Grecs étaient en tout des artistes ; aucune souillure n'effleura jamais leurs tympans.

Démétrios assis, l'apprentie courtisane se mettait à genoux devant lui, un plat de figues à côté d'elle, et lui parlait ainsi ou à peu près :

— Voici comment se prennent les figues et elles s'introduisent dans la bouche... de cette façon. C'est ainsi que me l'ont enseigné les maîtresses. Il vient parfois des jeunes gens me voir et à la vérité leur visite me fait bien rougir. Cependant, mon éducation est faite.

Démétrios souriait, jouait, folâtrait avec la jeune fillette... Rassasié, il lui remettait la « mine » ou les « drachmes » convenus et s'en allait, sans négliger toutefois de se couvrir le visage avec son manteau afin que personne ne reconnût le roi de Macédoine.

Parmi les innombrables courtisanes que connut Démétrios, entraîné par son insatiable luxure, la plus célèbre fut Lamia, *aulétride* — danseuse qui jouait de la double flûte. Il la rencontra dans un festin et fut tellement touché par son habileté et par ses grâces qu'il ne put jamais s'en défaire.

Il passait des heures entières à la contempler ; elle exécutait devant lui les danses les plus lascives, les chants, les jeux les plus provocateurs... jusqu'à ce que, incapable de résister au charme, Démétrios se fût abandonné aux caresses de l'artiste.

On présenta plusieurs fois à Démétrios de très jolies femmes ; averti, Lamia se jetait dans les bras du roi de Macédoine, lui mordait les oreilles et murmurait :

— Suis-moi et tu auras de moi tout ce que tu peux désirer. Démétrios ne pouvait résister à la suggestion de cette femme passionnée, qui se prêtait avec plaisir aux raffinements les plus étranges.

Elle était déjà âgée quand elle fit connaissance du roi Démétrios, mais il est certain qu'aucun parfum de l'Asie ou de l'Arabie ne produisait sur l'odorat du monarque l'effet agréable des émanations qu'exhalait le corps de la célèbre « aulétride ». Ainsi l'affirme la renommée.

Lamia était originaire d'Athènes et quand Démétrios eut vaincu les Athéniens, il leur imposa un tribut d'une somme exorbitante de talents qu'il remit intacte à sa favorite.

De leur côté, enchantés de ce que leur compatriote avait subjugué leur vainqueur, les Athéniens lui érigèrent un temple superbe, sous le nom de Vénus-Lamia.

Tout le temps que dura sa faveur, Lamia obligea Démétrios à célébrer des festins si somptueux et si lubriques, qu'ils laissaient loin derrière eux — en fait de magnificence et d'impudicité — les banquets légendaires de Babylone, de Ninive, de la Perse. Dans ces festins, on servait les viandes les plus succulentes, les vins les plus renommés, les fleurs les plus odorantes ; les commensaux succombaient rapidement à l'ivresse et sous l'empire de la surexcitation qui s'en suivait, se consumaient l'accompagnement des orgies antiques : incestes, adultères, actes de sodomie, de tribadisme, de bestialité.

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

# L'Hirondelle

Elle croyait que le printemps était revenu,  
La malheureuse hirondelle dont j'ai ramassé le  
corps,  
Chaud, palpitant encor,  
Sur le pavé de la cour de la prison de Grenoble,  
Alors que j'y trainais de lamentables jours.  
Elle s'était laissée séduire par l'éclat du soleil,  
Le soleil : la lumière — la chaleur,  
Les arbres qui reverdisaient et bourgeonnaient,  
Le gazon qui se pique de fleurs blanches, jaunes  
ou bleues...  
Les insectes qui volaient et bourdonnent  
Sur les eaux stagnantes,  
Les randonnées dans les profondeurs du ciel bleu.  
Le soleil, la chaleur, la vie!

Eh bien, ce soleil-là n'était qu'un pseudo-soleil,  
Un soleil menteur, trompeur, imposteur,  
Il n'annonçait point le printemps  
Ni les arbres feuillus, ni les prairies en fleurs,  
Ni les longues courses à la poursuite des insectes  
Qui bruisent sur les étangs ou les cours d'eau.  
Il n'était que lumière, il n'était point chaleur,  
Car ses rayons ne parvenaient pas à réchauffer  
la couche d'air glacée.

Il me semble la revoir, cette pauvre, cette pito-  
yable hirondelle,  
S'élançant, surprise et toute bouleversée,  
A la rencontre du Dieu rayonnant  
Dont elle savait par expérience qu'il est chaleur  
autant que lumière.  
Mais qu'elle découvrirait aujourd'hui impuissant à  
réchauffer ses membres engourdis.  
La voici rassemblant ses forces en un ultime ef-  
fort,  
Elle monte, les ailes déployées, elle monte encore  
dans l'espace.  
Si haut qu'elle n'est plus qu'un point, un point  
imperceptible.  
La température est aussi inclément la-haut qu'au  
ras du sol,  
Plus même s'il est possible.  
A bout de forces, inerte, elle retombe,  
Elle vient se briser sur le pavé de la cour de la  
prison de Grenoble  
Où je m'étiolais alors,  
Cadavre bientôt souillé et mutilé,  
Destiné à être balayé le lendemain et jeté à la  
voirie.

E. ARMAND.

**LA VALEUR ET LES CONSÉQUENCES  
DE SON ABOLITION**, par E. Armand, où on  
puisera des arguments de premier ordre contre le  
communisme, spécialement autoritaire. Franco,  
25 centimes.

## Aux Compagnons

Il ne s'agit point, comme l'objecte le camarade  
Larès, de polémiques répétées et vaines. Et ce n'est  
point la souffrance, comme l'imagine le camarade  
A. Bailly, qui m'a rendu moins clément Mon  
amertume — si amertume il y a — plonge ses  
racines plus profondément...

Il m'est arrivé souvent, ces derniers temps, de  
me reporter à l'époque où je commençais à fréquen-  
ter les milieux. Je me souviens du petit café de la  
rue du Mou-in-de-la-Vierge, à Plaisance — je crois  
qu'il n'existe plus — où pour la première fois j'ai  
rencontré des camarades. Il y a plusieurs lustres  
de cela. J'eus bientôt fait de découvrir chez mes  
nouveaux compagnons un trait de caractère qui  
m'enthousiasma : leur absolue indifférence à l'égard  
de la matérielle. La propagande des idées, la  
recherche des moyens de vivre en affranchis des  
conventions sociales, telle était la préoccupation  
première, urgente, des composants du petit groupe  
où je débutais. On se donnait d'abord. Ce qu'on  
était, ce qu'on avait, et la question économique pas-  
sant au second plan.

Je n'ai jamais entendu parler de « camarades »  
affligés de fortunes de centaines de mille francs qui  
ne les eussent consacrées à la diffusion des idées  
qui leur tenaient à cœur. J'entendais souvent  
parler, par contre, de jeunes gens qui parlaient  
sur le trimard, n'importe où, pour le plaisir de  
l'aventure, pour le plaisir d'apprendre, d'expéri-  
menter, avec une douzaine d'adresses de copains  
pour tout viatique.

On était irréductible sur le chapitre des fréquen-  
tations et on prenait la camaraderie au sérieux.  
L'amitié était durable.

En ces temps-là, on aimait à se retrouver aux  
réunions entre individualistes. Quelques gouttes  
d'eau n'empêchaient pas de partir de bon matin  
— un dimanche de ballade — pour une banlieue de  
grande ville, les poches bourrées de journaux, de  
tracts, de brochures qu'on égrenait dans les trains,  
qu'on laissait en partant sur les banquettes des  
trains, qu'on distribuait aux promeneurs ren-  
contrés dans les bois... Les individualistes n'affec-  
taient pas cette allure petit bourgeois, pédantesque,  
raisonnable, équilibrée, qui n'est pas le moindre  
défaut de certains d'entre eux. Plusieurs sont  
morts de vivre trop. Cela ne valait-il pas mieux que  
de se rouiller?

Sans exagérer, on tenait en estime évidente ceux  
qui avaient souffert aux mains de l'ennemi — on  
les considérait comme ayant fait leurs preuves,  
toujours comme des victimes, sans se soucier des  
causes qui les avaient fait enfermer... Quand on  
disait de l'un de ceux des milieux d'alors qu'on  
ignorait de quoi il vivait, tout le monde compre-  
nait qu'il s'agissait d'une profession... périlleuse.  
Et on l'en aimait davantage, je crois bien.

Un camarade me rencontrant pour la première  
fois, l'autre jour, me disait qu'il m'avait reconnu  
tout de suite « comme on reconnaît tout de suite —  
ajoutait-il — les militants d'autrefois. »

Ces souvenirs me reviennent à la mémoire en  
parcourant les proses de certains dont les noms ont  
figurés dans des feuilles dont les uns et les autres  
nous avons goûté l'attitude, applaudi l'intransi-  
gence. Les concessions que plusieurs individua-

listes ont faites à l'arrivisme et à l'opportunisme  
ambiants compensent-elles leur amoindrissement de  
puissance personnelle — auprès de ceux qui  
savent?

Nombre de camarades m'écrivent pour m'exprimer  
leur contentement d'un journal de propagande in-  
dividualiste « enfin à la portée de ceux qui n'ont  
pas jouté du privilège d'être collés sur les  
bancs des collèges ». D'autres estiment que les  
réflexions, les aphorismes, les informations qui sont  
une des caractéristiques de l'en d hors valent dans  
leur concision les délayages de maints articles tirés  
à la ligne. D'accord. Il n'entre point dans notre  
plan d'être classique, mais pas du tout.

Il est entendu qu'avec ce n° 11/12, daté mi-mai,  
sont à terme les abonnements de six mois.

Malgré le déficit exposé par le relevé des Recettes  
et Dépenses inséré d'autre part — que je fournis  
parce que cela m'agré — le prix de l'exemplaire  
est maintenu à 20 centimes. Non seulement parce  
qu'il s'agit là d'une question de propagande, mais  
aussi parce que j'espère toujours en une augmen-  
tation de la vente au numéro. Quant à une parution  
plus rapprochée de la bi-mensualité — il ne nous  
a pas été possible de fournir plus d'un numéro par  
20 ou 21 jours — il est très difficile d'y songer  
avec nos ressources actuelles. Si la situation pécu-  
niaire s'améliore, nous agrandirons le format des  
notre provision de papier épuisée. Là, il nous  
faudrait 1.500 abonnés pour équilibrer notre  
budget : nous en comptons 825. Ceci explique cela.  
E. ARMAND.

**LES OUVRIERS, LES SYNDICATS ET  
LES ANARCHISTES**, une brochure de E. Ar-  
mand où on trouvera le point de vue, toujours  
actuel, où se situait le groupe des *Causeuses Po-  
pulaires* dans la question du syndicalisme.  
Franco, 20 centimes.

## Correspondance

### Contrat et Morale sexuelle.

Au Dr A. Robertson-Proschowsky,  
1° « Qu'il s'agisse de milieux sociaux, éta-  
tistes, collectivistes, communistes et autres,  
leur existence économique dépend de deux  
facteurs : ou la mentalité de leurs composants  
sera telle qu'elle exclura tout recours à la  
contrainte légale, les conditions économiques  
du milieu répondant absolument aux aspira-  
tions de tous — ou les conditions économi-  
ques dudit milieu ne répondront ni aux  
besoins ni aux vœux de tous ceux qui le cons-  
tituent, d'où recours à la force, aux mesures  
coercitives.

« Il est impossible de s'évader de ce di-  
lemme — ou mentalité adéquate aux règle-  
ments en vigueur dans le milieu — ou recours  
à la réglementation obligatoire avec son cor-  
tège d'inspecteurs, de surveillants, son tarif  
de répressions et ses geôles.

(L'INITIATION INDIVIDUALISTE, chap. VII, § 84.) »

Ces lignes s'appliquent également à tout contrat,  
à toute entente, à tout accord passé entre indi-  
vidualistes anarchistes. Où la mentalité des contrac-  
tants est telle qu'elle exclut — en cas de litige —  
le recours à une intervention autoritaire (adminis-  
trative, gouvernementale, etc.). Ou elle ne l'est  
pas. Le système des contrats passés et exécutés en  
dehors de toute intervention extérieure est donc  
relatif à la mentalité des co-contractants.

Je veux bien que cette mentalité ne soit pas  
générale. Mais pourquoi voulez-vous que, de par le  
monde, il n'existe pas un certain nombre d'indi-  
vidualistes anarchistes : 1° ne passant de contrats  
qu'après avoir bien examiné s'ils sont aptes à en  
remplir les clauses; 2° ne concluant d'accord que  
pour une besogne et un temps aussi exactement  
déterminés que possible; 3° capables, une fois le  
contrat passé, d'en remplir les clauses sans néces-  
sité d'intervention extérieure; 4° disposés, en cas  
de rupture de contrat, à donner un préavis assez à  
temps pour que nul des contractants n'éprouve de  
dommage, etc., etc. ?

Les statuts de « La Société de l'Ordre Nouveau »,  
tout discutables qu'ils soient, constituent un essai de  
contrat susceptible d'englober un certain nombre  
de personnes décidées à ne recourir à aucune  
intervention extérieure pour solutionner les diffi-  
cultés qui peuvent s'élever entre elles.

2° Il y a morale sexuelle identique pour  
l'homme et pour la femme dès lors que l'un et  
l'autre n'envisagent les rapports sexuels qu'au  
point de vue de la joie, de la satisfaction, du  
plaisir, sentimental ou charnel. Et agissent en  
conséquence. C'est à ceux-là que je songe quand  
j'écris concernant « une vie sexuelle sans restric-  
tions », pour employer votre expression.

Une chose est d'être porté l'un vers l'autre par  
sympathie ou par passion, par attraction sentimentale  
ou sensuelle : attraction qui trouve, selon  
moi, sa « réalisation normale » dans les jouis-  
sances d'ordre sexuel. — Autre chose est le désir  
d'avoir des enfants. La question de la progéniture  
soulève des problèmes d'ordre économique qui  
n'ont rien à voir avec la fidélité de l'homme ou de  
la femme. D'ailleurs je n'ai jamais eu aucune ob-  
jection à la pratique de la « fidélité » unique ou  
plurale, qui est affaire de tempérament. On peut  
être aussi bien « fidèle » à une qu'à plusieurs per-  
sonnes. Il faudrait s'entendre sur le terme « fidé-  
lité », sa signification exacte, son étendue, son  
rapport avec la thèse individualiste.

Mettant les choses au pis, la pratique de la  
liberté sexuelle entraîne l'aléa de la maternité. Il  
appartient à ceux qui s'en affirment partisans, de  
former des associations concurrentes pour garan-  
tir leurs membres contre les risques engendrés par  
la pratique de la vie sexuelle. La maternité n'est  
pas le seul.

E. ARMAND.

Le manque d'espace m'oblige à remettre au  
prochain numéro ma réponse à HENRY MEULEN.

Au lieu de vous servir de banales cartes pos-  
tales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de  
la bonne propagande et nous apporter en même  
temps une aide appréciable.



Albin : *Han Ryner* (Croquis brefs), chez l'auteur,  
4, rue Chaumais, Lyon. 20 cent. — Camille Spiess :  
Le Docteur Charles Spiess. — Sébastien Faure :  
*L'imposture religieuse* (7 fr. 50 à nos bureaux).

Guy A. Aldred : *Socialism and Parliament*,  
London 1923. — Bakunine : *O Sentido em que  
somos anarquistas*; *Libertas O Rei e o Anarquista*.  
Editions de « A. Sementeira » Lisbonne.

Benz on Liber : *The child and the Home* (*L'enfant  
à la maison*, essais sur l'éducation rationnelle des  
enfants). Edition de « Rational Living », New-York.

Terre Libre, de Marseille, vient de publier son  
n° 3. Présentation toujours aussi soignée. Dans ce  
numéro, E. Armand répond à un article de notre  
collaborateur Georges Vidal sur « l'Egoïsme »  
publié dans le n° 3 de l'en dehors.

## Trois mots aux Amis

### Pour la vie du journal :

Souscription permanente : G. D. 3.25 M. Val-  
ton 2.25 Bombled Arthur 5. Chapouton 5. A.  
Bourgeois 0.50 Anonimes 3.45 Montigny 3.  
Groupe New York, par Dubois 21. Jean Ripoll 1.60  
Erich Marks 10. Jean Marius 0.50 Denino, par  
Bidault 2.95 Mme Motur 5. Max. Marchand 2.  
J. Fouillade 1. Grupo libertaria idista 10. Pa-  
dovani 2. G. Arvant 5. Léger 0.50 Kestler 3.  
Augustin 10. Ochart 2. Jean Ferret 2.50 G.M.  
50. Paul Barbera 1. Fumagalli 5. P. Lesta-rue  
12.50 Pedro Terraza 2. Paul Celton 2. A. Bail-  
ly 1. L. Mangin 4. Léo Mérigot 4.50 S. Boutet  
4.50 Pauchon 4.50 Peregrino 10. Delorme 1.50  
Léorat 0.50 J. Chapuis 1. Antonine 5. Marce-  
lus 5. Julia 4.50 Braud 4.50 J. Pouchon 4.50

Liste arrêtée au 25 mai. Total : 229 fr.  
Souscription spéciale pour l'édition de brochu-  
res nouvelles : G. M. 50 — Nos amis se rappelleront  
que l'appoint des souscriptions est essentiel,  
tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés,  
pour assurer la parution de l'en dehors.  
DU 1<sup>er</sup> JANVIER AU 3 AVRIL. — RECETTES : Sous-  
criptions 884.25, abonnements, renouvellements d'abonnements,  
dépôts et vente au n° 1846.20, TOTAL 2730.45. — DEPEN-  
SES : impression et tirage 21.500 exempl. de l'en dehors et  
7.000 suppléments divers (déduction faite de la composition  
fournie par E. A. 2773.30, expedition et correspondance  
388.85, frais généraux et d'administration 293.00, TOTAL  
3435.15. DEFICIT fr. 725.60.

— Ne remettez pas à demain l'envoi de votre  
abonnement ou de votre souscription si notre  
travail vous plaît. Avez-vous jamais réfléchi que  
si tous ceux qui s'occupent de l'en dehors reme-  
ttaient leur tâche à demain, il ne paraîtrait ja-  
mais. Qu'est l'effort nécessaire par l'envoi d'un  
mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assu-  
rer rédaction, correction, administration, etc. ?

— Les destinataires des bandes portant la men-  
tion : « Votre abonnement est terminé » nous doi-  
vent ou leur réabonnement (échéance du 15 mai  
ou ne nous ont encore rien envoyé.

— Nous comptons lancer successivement trois  
ou quatre nouvelles brochures : « L'illégalisme  
anarchiste et le point de vue individualiste » —  
« Amour libre et liberté sexuelle » — « L.A.B.C.  
des revendications individualistes » et deux ou  
trois tracts « Les vrais révolutionnaires » de no-  
tre excellent et dévoué collaborateur G. de La-  
caze-Duthiers et « Est-ce cela que vous appelez  
vivre ? » (texte français et ido).

— TOUS les abonnements partent du 15 mai ou  
du 15 novembre et non d'une autre date quel-  
conque dans l'année.

— ON EST PRIE de joindre un timbre à toutes  
les lettres adressées pour transmission et de les  
inclure sous enveloppe aux bur. du journal.

— Nos correspond. nous faciliter, la besogne en  
renouvel. leur adresse dans chac. de leurs let-  
tres.

— CAMARADE céder, appareil Ferrotypie, neuf, 2 maga-  
sins, 200 châssis (au prix d'avant guerre). Ecrire G. G., au bureau  
du journal.

— BON camarade, jeune, ch. compagne intéress. habitant ou  
voul. hab. la Province. Correspond. quelque temps. Ecr. 1<sup>er</sup>  
lett. aux bur. du jour. s. d. env. M. J. C. L. n° 3333.

— CAMAR, s'occupant d'agrandissements photographiques au  
fusain et voulant entrepr. photog. commerciale des. entrer en  
relations avec p. professionnel pour obtenir conseil. G. Lavergne  
La Moissais en Pleurtait (Ille et Vilaine)

— VENDRAIS dictionnaire Maurice Lachâtre, 2 volumes, re-  
liés, très b. état, 6 fr. RENE HELLOUIN, 44, r. des Lions  
Paris IV.

— LIVRES D'OCCASION : Mackay : Les Anarchistes 3.75.  
Victor Hugo : Notre Dame de Paris 5. Grasset : Le dogme  
transformiste 2. Yves Guyot : Le libre échange 0.50. Tou-  
louse : Le cerveau 2. Bucher : Force et Matière 5., Conféren-  
ces sur la théorie darwinienne 6., L'homme selon la science 7.  
Voltaire : Dictionnaire philosophique : 2. Alfred de Musset :  
Poésies 2. Gustave Le Bon : Evolution de la Matière 3.50.  
Louise Michel : La Misère 2. Mémento Larousse 8. Simon :  
Maladie des enfants 10. Poulet et Bousquet : Traité de l'atho-  
logie externe 30.



PARIS. — Les Compagnons de l'en de-  
hors, 49, rue de Bretagne. — Lundi 4 juin,  
à 20 h. 1/2 : Mon projet de République Universelle,  
par Marc L. Lefort.

Dimanche 24 juin. Journée de plein air au Tapis  
Vert (Bois de Clamart-Mudon).

Lundi 25 juin, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2.  
Puis-je vivre sans autorité, par E. Armand. Appel  
à la contradiction.

[Kiosques et librairies où on est assuré de trouver  
en dehors : Bourne du Travail (angle de la  
place de la République et de la rue du Château-  
d'Eau). — face au n° 8, boulevard Saint Denis —  
174, rue du Temple — Maison Commune, 49,  
rue de Bretagne. — Librairie Sociale, 9, rue  
Louis-Blanc. — 46, avenue d'Italie. — Librairie  
des Vulgarisation : sociales 39, rue de Bretagne,  
etc. — 1, rue de Ménilmontant. — 38, rue de la  
Convention. — 100, avenue de Versailles, Billan-  
court.

## L'Initiation Individualiste Anarchiste (en cours d'impression)

par E. ARMAND

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms \_\_\_\_\_

Adresse complète \_\_\_\_\_

(Ecrire très lisiblement.)

Nombre de volumes souscrits à 6 francs

l'exemplaire \_\_\_\_\_

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus  
et l'envoyer accompagné du montant à E.  
ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :  
409. Salvador Torrents, 410. Camba, 411. S.  
Goblet. Souscription spéciale : G. M. 50 fr.  
Il nous manque encore envir. 310 souscriptions.

### Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour  
l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant  
de ce service sont versés à la caisse de ce journal.  
— Joindre le montant de l'envoi en faisant la com-  
mande.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit  
de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par E. Armand

La Valeur et les conséquences de son aboli- tion . . . . .	franco
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste . . . . .	0 25
L'anarchisme comme vie et comme activité . . . . .	0 15
Les ouvriers, les syndicats et les anar- chistes . . . . .	0 20
La vie comme expérience . . . . .	0 20
La procréation au pt de vue individualiste . . . . .	0 20
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes . . . . .	0 40
Mon athéisme . . . . .	0 15
A vous, les humbles (placard pap. couleur) . . . . .	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre . . . . .	0 30
Lettre ouverte aux travailleurs des champs . . . . .	0 25

par Benj. R. Tucker

Ce que sont les anarchistes individualistes. 0 10

par Voltairine de Cleyre

L'idée dominante (Edition augmentée). . . . . 0 20

par Albert Libertad

La joie de vivre. . . . . 0 20

« Notre » Individualiste (texte français et  
ido). « Pour la fin de la guerre ». . . . . 0 40  
Les 15 brochures ou tracts franco : 2 francs. (sous enveloppe : fr. 2,30)

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste? 2 50
— — Sous les verrous (poèmes). 0 30
— — Où il est question de l'illéga- lisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, etc. . . . . 0 20
E. ARMAND. — L'illégalisme anarchiste et le point de vue individualiste. » »
E. ARMAND. — Amour libre et Liberté sexuelle . . . . . » »
DARROW (Cl.). — Qui jugera le criminel? (les 3). 0 40
le cent. 3 15
NOTRE INDIVIDUALISTE (français et ido), le cent. 3 »

### Autres éditions :

SATTERTHWAITE (Alba). — Le Grand Fléau : Le Christianisme . . . . .	franco
STIRNER. — L'Unique et sa Propriété . . . . .	0 15
SIMPLICI. — Conditions du travail dans la Société actuelle . . . . .	7 25
SHELLEY. — OEuvres poétiques, 3 vol . . . . .	0 15
— — OEuvres en prose . . . . .	20 50
TOLSTOÏ. — Tu ne tueras point . . . . .	6 25
— — Articles pédagogiques . . . . .	0 15
— — Instruction du peuple . . . . .	7 25
— — Que devons-nous faire? . . . . .	7 25
— — La puissance des ténèbres, etc. . . . .	7 25
— — Résurrection, 2 vol. . . . .	14 25
— — La Loi de l'amour et de la vio- lence . . . . .	3 25
VERHAEREN. — Choix de poèmes . . . . .	7 50
VAN BEVER et LÉAUTAUD. — Poètes d'ajour- d'hui (2 vol.) . . . . .	15 »
VERMESCH. — Les incendiaires . . . . .	0 15
WHITMAN (Walt). — Feuilles d'herbe (2 vol.) . . . . .	25 »
WELLS. — Anne Véronique . . . . .	8 »
— — La machine à explorer le temps . . . . .	7 50
WILDE (Oscar). — Portrait de Dorian Gray. . . . .	7 25
— — Intentions . . . . .	7 25
— — Essais de littérature et d'esthétique, 3 vol. . . . .	20 50
— — Théâtre, 3 vol. . . . .	20 50
ZOLA (Emile). — L'hypocrisie religieuse . . . . .	0 20

### Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42. . . . . 7 50

Cartes postales, la série de 10 . . . . . 1 »  
— (3 séries) . . . . . 4 »  
Figures d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes) 1 »

Notre prochain numéro sera daté début juin

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »  
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS  
Téléphone 33.09